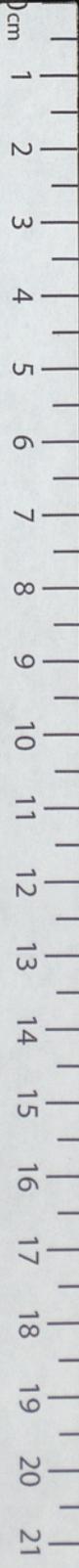


57





DOCUMENTS  
UNIVERSITAIRES

1

1822-1838 à 1857

Res

90575

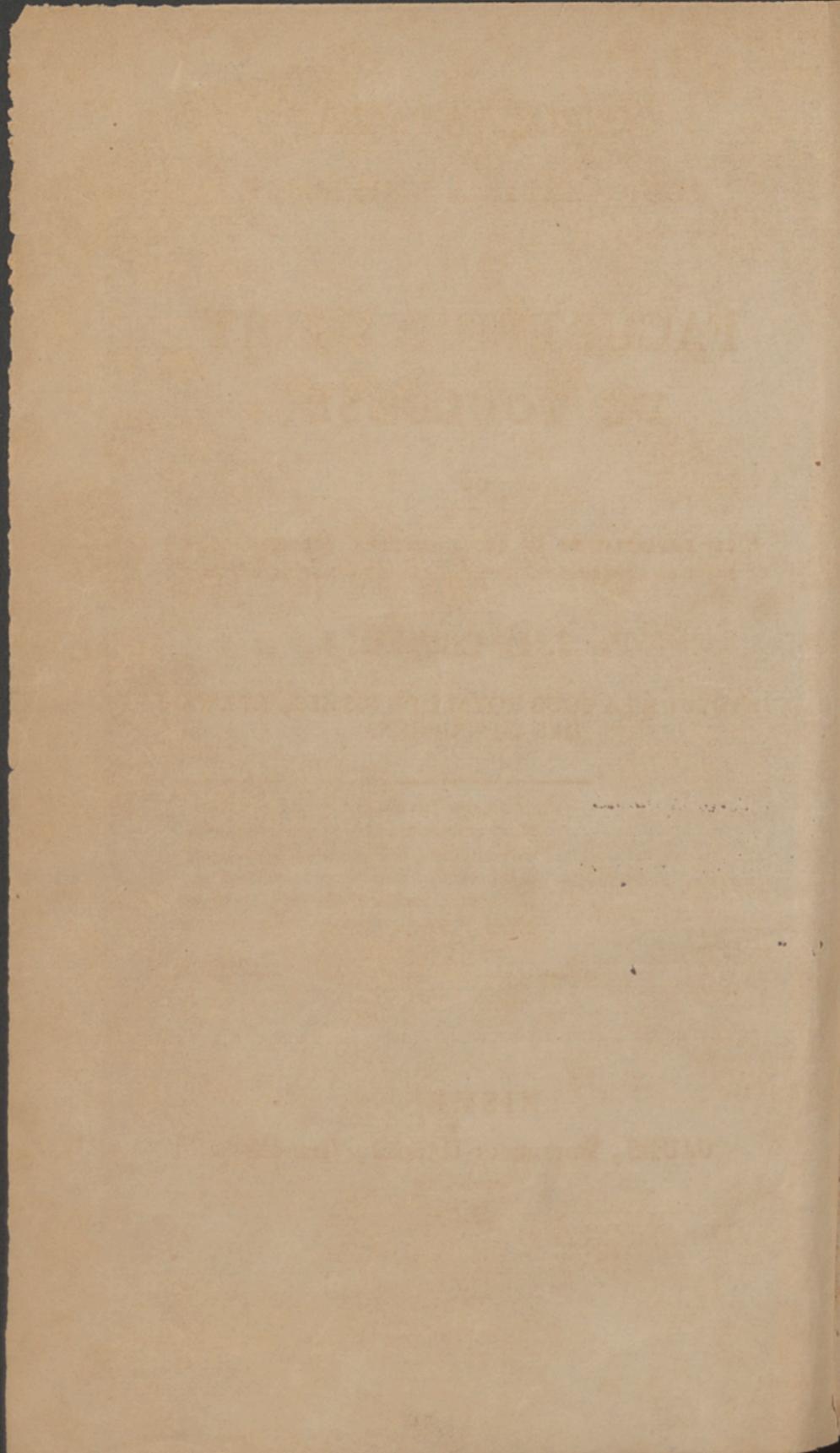
1857







Res 90,575-1



Res 20575-1/15  
15.

# RAPPORTS

**SUR LES TRAVAUX**  
**DE L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE**  
**DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE**  
**DE TOULOUSE,**

LUS DANS LES SÉANCES SOLENNELLES DE LA RENTRÉE DES  
FACULTÉS DE L'ACADÉMIE,

Pendant les années 1846 et 1847;

Par M. DUCASSE,



PROFESSEUR D'ACCOUCHEMENTS, DIRECTEUR DE L'ÉCOLE; CORRESPONDANT DE  
L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS; SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ  
DE MÉDECINE, ET SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES  
SCIENCES, INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE  
TOULOUSE, ETC.; CHEVALIER DE LA  
LÉGION D'HONNEUR.



**TOULOUSE,**  
IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,  
RUE SAINT-ROME, N.° 41.

1847.

# RAPPORTS

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE LA FACULTÉ DE PHARMACIE

DE LA FACULTÉ DE DENTISTE

DE TOULOUSE

PRÉSENTÉS À LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

PAR M. J. B. B. B.

Pendant les années 1840 et 1841

Par M. DUCASSE,

PROFESSEUR DE MÉDECINE, DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DE PHARMACIE

ET DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

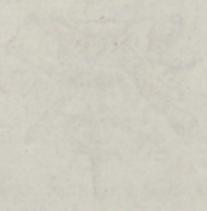
DE LA FACULTÉ DE DENTISTE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

DE LA FACULTÉ DE DENTISTE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

DE LA FACULTÉ DE DENTISTE



TOUT EST BIEN

IMPRIMERIE DE M. J. B. B. B.

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1841

---

## SEPTIÈME RAPPORT.

---

Séance du 18 Novembre 1846 <sup>(1)</sup>.

---

MESSIEURS,

Comme dans les années précédentes, je viens, au nom de l'Ecole préparatoire de Médecine et de Pharmacie de Toulouse, vous rendre compte de ses travaux pendant l'année scolaire 1845-1846, et vous offrir le tableau fidèle de l'enseignement qui a présidé à leur exécution.

En première ligne se présente d'abord l'étude de l'Anatomie, c'est-à-dire la science des éléments constitutifs de l'organisation des animaux considérés dans leur état physiologique. M. *Naudin* en a fait sous ce rapport apprécier l'importance et les ressources immenses que le praticien doit trouver plus tard dans ses heureuses applications. Après avoir décrit séparément les

---

(1) Nombre des Elèves en médecine.....	72
Nombre des Elèves en pharmacie.....	5
Total.....	<hr/> 77
Inscriptions en médecine.....	187
Inscriptions en pharmacie.....	17
Total.....	<hr/> 204

---

divers tissus qui entrent dans la composition du corps, il les a considérés dans leur ensemble, dans leurs liaisons réciproques, formant ainsi les nombreux appareils qui président à l'accomplissement de nos fonctions, et a expliqué le rôle que chacun d'eux est appelé à remplir dans celles de la circulation, de la respiration et des phénomènes digestifs.

M. *Filhol*, Professeur de Chimie, après avoir donné une idée générale de la matière, a abordé franchement la division des corps en métalloïdes et en métaux, et donné successivement l'histoire de chacun d'eux ainsi que des combinaisons dont ils sont susceptibles. Sous ce rapport il serait difficile de suivre le professeur dans les développements théoriques où il est entré pour mettre son sujet à la portée de l'intelligence de ses auditeurs et dans les expériences qu'il a faites pour justifier ses principes. L'oxygène, l'hydrogène, l'azote, le soufre, les métaux proprement dits, considérés sous le point de vue chimique, pharmaceutique et toxicologique, ont été tour à tour examinés, avec tous les soins tous les détails que comportent des matières de cette importance, surtout quand leur application doit en être spécialement dirigée vers les études médicales. M. *Filhol* a principalement insisté sur l'arsenic, sur ses propriétés toxiques, sur les moyens d'en reconnaître la présence au milieu des tissus organisés, rappelant, à ce sujet, les avantages de l'appareil de *Marsh*, célèbre chimiste anglais, dont la science déplore la perte récente. Il a également insisté sur les eaux minérales dont nos contrées sont si richement dotées et qui offrent à la fois de si puissantes ressources à la médecine, et à l'humanité des moyens de guérisons si merveilleuses.

Retenu à Paris par M. le Ministre de l'instruction publique comme membre de la Commission des hautes études médicales, c'est seulement dans le mois de février 1846 que M. *Combes* a pu commencer son cours de Médecine légale. Rejetant d'avance toutes les classifications adoptées tour à tour dans l'étude de cette science, il a d'abord traité les sujets les plus pratiques, c'est-à-dire ceux qui exigent le plus fréquemment l'intervention officielle des médecins, dans certains actes judiciaires ou administratifs. Mais la loi a-t-elle réglé cette intervention ? Quels sont à cet égard les droits, les devoirs des Magistrats et des hommes de l'autorité ? c'est ce que le professeur a démontré à ses élèves, avant de leur apprendre quelle forme il convient d'imprimer aux certificats, aux rapports et aux consultations médico-légales. Ayant ainsi établi ces préliminaires indispensables, M. *Combes* a abordé l'étude si difficile et si controversée des cas de suspension, du problème de l'empoisonnement, sujet encore plus compliqué, et assez vaste pour devenir à lui seul la matière d'un long enseignement.

C'est pendant son absence forcée, que M. *Ressayre*, Professeur adjoint, a été chargé d'enseigner toutes les choses naturelles qui constituent la matière de l'Hygiène et les rapports que cette partie de la science doit avoir avec la santé des hommes. Ainsi les différences individuelles qui constituent les tempéraments, les idiosyncrasies, l'âge, le sexe, les nombreuses modifications apportées par l'influence de la constitution, des habitudes, de l'hérédité, sont venues naturellement se présenter à l'examen du Professeur qui en a fait l'objet de ses réflexions pratiques. L'étude de l'Hygiène publique

devait aussi avoir son tour; et l'histoire des épidémies, des endémies, des règles qui doivent présider à la construction des habitations, du régime intérieur des villes, de leur arrosage, de leur éclairage, ont formé le cadre de ses dernières leçons.

C'est à la description exacte et détaillée des maladies organiques, que M. *Lafont-Gouzy*, Professeur de Pathologie interne, a consacré les siennes. Après avoir exposé les généralités anatomiques, physiologiques et pathologiques du système lymphatique, il a cherché à en apprécier et à en faire connaître les affections générales et locales; leurs rapports avec le cerveau, le cœur, les artères, les veines, et les données de la clinique mises en regard avec les travaux de l'amphithéâtre. Ainsi la formation de l'anasarque, de l'ascite, de l'hydrotose, et tous les épanchements provenant d'un défaut d'équilibre entre l'exhalation et les facultés absorbantes; ainsi les maladies organiques des glandes, des viscères de la poitrine et de l'abdomen, la nosographie complète du diabète, le professeur en a successivement présenté les tableaux et tracé la médication qui convient à chacune de ces altérations.

En adoptant, dans son cours de Pathologie externe, l'ancienne division des maladies selon qu'elles attaquent les parties dures ou les parties molles du corps, M. *Rolland* a été amené à traiter de l'inflammation en général, et, en particulier, de l'érysipèle, du phlegmon, du furoncle, de l'anthrax, du charbon et des différents degrés de la brûlure dont nos organes peuvent être le siège. L'anévrisme, les varices, le cancer, les loupes, les plaies simples et compliquées, les plaies d'armes à feu, ont fait partie de la première division, et toute la

seconde a été consacrée à l'histoire des fractures, des luxations, et à la confection des nombreux appareils que ces maladies réclament.

Quelque multipliées cependant que soient les affections dont la connaissance se rattache à l'enseignement médico-chirurgical formulé dans ces deux derniers cours, la nature a su accroître ses ressources en raison des désordres qui les réclament, et proportionner les moyens aux accidents qui en nécessitent l'usage. C'est dans l'étude de la Matière médicale et de la Thérapeutique confiée à M. *Dassier*, que nous devons en chercher les secrets. C'est en appréciant sagement leur nature, en consultant surtout les résultats de l'expérience, qu'on parvient à les découvrir et à conjurer, comme par une puissance merveilleuse, ces symptômes qui semblaient pouvoir tout détruire par leur violence. Mais quelle variété dans le choix de ces nombreux moyens ! quelles difficultés dans leur administration ! C'est aussi à les aplanir que le Professeur a consacré ses efforts, et qu'après avoir bien établi les indications curatives, il a tour à tour exposé les cas qui demandent la méthode émolliente, débilitante, tempérante, antiphlogistique, astringente ou tonique, suivant l'état de la fibre et l'ensemble de l'appareil morbifique ; ou bien les circonstances plus impérieuses où il faut recourir à une médication perturbatrice de l'innervation, de l'assimilation, et solliciter une action médicamenteuse spéciale, telle que celle des vomitifs et des purgatifs.

L'Histoire naturelle médicale touche de bien près à la Matière médicale et à la Thérapeutique. C'est dans ses immenses trésors que le médecin praticien vient puiser ses armes pour combattre les altérations fonctionnelles,

et qu'il trouve les ressources nécessaires pour remplir une foule d'indications différentes. M. le Professeur *Noulet* s'est constamment appliqué à en développer les principes et à faire ressortir les avantages de l'étude de cette science dans ses fréquentes applications à la médecine. Après avoir sommairement exposé les classifications zoologiques, et établi les règles les plus essentielles de l'organisation des animaux, il est entré dans les plus grands détails sur leur emploi dans l'état pathologique de l'homme, et il a indiqué ceux qui, au point de vue médical, pouvaient être avantageux ou nuisibles à sa conservation.

Mais c'est surtout dans le règne végétal, au milieu de ces plantes variées qui couvrent la surface de la terre, et semblent s'offrir à l'homme en s'adressant à la fois à tous ses sens, qu'il a trouvé les plus heureuses applications à l'étude de la Médecine et de la Pharmacie. Les nombreuses familles qui les constituent, les caractères généraux qui les distinguent, les propriétés utiles ou dangereuses dont elles sont douées; enfin les ressources précieuses qu'elles peuvent présenter dans le traitement des maladies, M. *Noulet* n'a rien oublié pour remplir sa tâche et pour établir, comme elle mérite de l'être, l'importance de la Botanique qui a des rapports directs avec l'Hygiène par les plantes alimentaires; avec la Thérapeutique par les médicaments que ses espèces fournissent, et avec la Médecine légale par les substances vénéneuses qu'elle compte dans son sein.

Les études obstétricales ont été confiées cette année à M. *Duclos*, Professeur adjoint, une maladie grave ayant retenu le Professeur titulaire loin de l'amphithéâtre. Cette branche si importante de l'art de guérir a été exa-

minée avec tous les soins qu'elle exige, toute la prudence qu'elle réclame et tous les développements qu'elle comporte ; non-seulement par rapport à la mère, mais encore par rapport à l'enfant. Le Professeur s'est principalement attaché, avant de tracer la marche de la parturition, à bien établir les conditions organiques des parties dans lesquelles ou à travers lesquelles cet acte doit s'accomplir, et dont la viciation la plus légère peut quelquefois y mettre un obstacle insurmontable. Les dimensions du bassin, ses vices de conformation, les rapports naturels ou anormaux des parties qui y sont contenues, ont été longuement décrits ; car sans cette connaissance approfondie, le médecin ne saurait jamais prétendre au rôle d'accoucheur.

Arrivant ensuite à la parturition elle-même, et la considérant dans ses différents états de simplicité ou de complication morbide, il a successivement exposé les diverses périodes qui en caractérisent l'accomplissement, établi les indications qui se présentent, et montré les précautions et la prudence dont il faut s'entourer, soit quand l'accoucheur doit être le simple spectateur de cette opération merveilleuse, soit lorsque la nature, contrariée dans ses efforts, réclame à grands cris la participation de la science. Ici se présente tout d'abord cet instrument précieux dans des mains exercées, et auquel tant d'infortunés ont dû l'existence. *M. Duclos* a longuement développé l'histoire du forceps. Il en a exposé les nombreuses et si souvent nuisibles modifications, les cas qui en demandent l'usage, la manière dont il agit sur les deux individus à la fois, les règles qui rendent son application rationnelle si avantageuse ; mais en même temps il a signalé le trouble et les désordres que

son emploi intempestif ou malhabile est susceptible d'entraîner.

C'est, en effet, bien souvent à l'oubli de ces règles ou aux manœuvres inconsidérées de l'ignorance et de la maladresse, qu'on doit attribuer une foule de maladies des femmes, dont M. *Dieulafoi*, Professeur adjoint, a retracé l'histoire. Les inflammations, l'hypertrophie et le cancer de l'utérus; la métrite puerpérale, les polypes de la matrice, ses différents vices de situation, son abaissement, ses chutes si fréquentes et si incommodes; tel est le triste tableau de ces infirmités qui n'ont pas souvent d'autre origine, et qui remplissent les jours de ces malheureuses mères de famille d'une si douloureuse amertume. C'est à rendre leur existence moins horrible, à calmer le mal, quand, toutefois, il est impossible de le guérir, que M. *Dieulafoi* a consacré ses leçons, en exposant avec détail les ressources de la médecine moderne dans ces déplorables circonstances.

Nous n'avons plus, Messieurs, pour achever l'histoire de nos travaux, qu'à vous parler du cours de Clinique interne, par M. *Bessières*, et du cours de Clinique externe, par M. *Viguerie*. Mais ici plus que jamais, nous comprenons l'impuissance de nos paroles, devant une tâche aussi grande, aussi difficile. Comment, en effet, retracer à vos yeux les tableaux aussi variés qu'affligeants de toutes ces misères qui se pressent et s'entassent au milieu de nos hôpitaux; de ces médications changeantes et mobiles comme elles, qui leur sont prodiguées avec tant de zèle et d'intelligence; de ces opérations hardies que l'habileté seule du praticien peut mettre au niveau des ravages qu'elle est destinée à combattre; enfin, de ces études profondes et sans cesse renouvelées, sollicitées

par la vue de tant d'infirmités et par l'ambition de les soulager ? Vous n'exigerez pas de moi l'accomplissement d'un devoir aussi rigoureux, et mes honorables collègues me pardonneront aisément mon silence, quand j'aurai dit que dans leurs salles, tout ce que l'art et la science peuvent offrir d'utile à l'humanité, tout ce que les découvertes ont ajouté de bien à l'art de guérir, tout ce que la raison et l'expérience semblent recommander de préférence, se retrouvent dans leurs prescriptions, dans leur conduite et dans leur enseignement.

Mais indépendamment de ces sources fécondes d'instruction, les élèves ont trouvé encore dans notre école un nouveau motif d'émulation et de zèle, dans l'institution d'un concours et la distribution des prix à la fin de l'année scolaire. Nous avons pensé que cette douce récompense, décernée au mérite et au savoir, contribuerait puissamment à rendre les études plus fortes, les progrès plus rapides et les leçons des professeurs plus profitables. Sous ce rapport, nos espérances n'ont pas été entièrement trompées, car le concours des étudiants de première année a été vraiment remarquable. Plusieurs d'entre eux y ont donné des preuves irrécusables, non-seulement de cette disposition de l'intelligence qui permet d'en préjuger favorablement l'avenir, mais encore de connaissances positives et variées, et c'est avec plaisir que l'Ecole leur a accordé les prix que leurs efforts ont si bien mérités.

Elle n'a pas été aussi heureuse dans les examens des élèves de seconde année. Elle a vu avec douleur la faiblesse de leurs réponses à des questions que des études plus réfléchies et une attention plus soutenue aux leçons des professeurs, auraient dû leur rendre familières, et

Tous les prix ont été réservés.

surtout cette absence d'ordre et de méthode dans la discussion, sans lesquelles la science devient absolument impossible. L'École, en réservant les prix, a cru devoir donner un exemple frappant de blâme et de justice, espérant, toutefois, que cette leçon ne sera pas perdue, et que les élèves de deuxième année, par un zèle nouveau, par des études sérieuses, voudront à leur tour apporter dans leurs familles ces témoignages honorables de leurs efforts, de leur émulation, et se rendre ainsi dignes de la munificence du Conseil municipal, qui n'a point hésité à imposer à la ville un sacrifice pécuniaire, puisqu'il s'agissait de l'avancement des sciences et de l'intérêt de l'humanité.

Puissent nos vœux pour la prospérité de nos écoles se réaliser un jour ! puisse notre concours n'être pas stérile ! puissent enfin ces jeunes intelligences, qu'une louable émulation rassemble autour de nos chaires, justifier par leurs talents et leur moralité, la haute opinion qu'une bouche éloquente a exprimée naguères au sein de ce congrès célèbre, où la science d'Hippocrate a trouvé de si généreux interprètes, et qu'on a si justement appelé *les États généraux de la médecine en France*.

« Le corps médical, disait M. le Ministre de l'instruction publique, dans la séance du 14 novembre 1845, » a un triple caractère ; c'est ce qui fait sa forte situation » parmi nous. C'est une profession utile, non-seulement » à tous les intérêts essentiels, mais à toutes les sollicitudes intimes de la famille et de la société. C'est une » science qui se rattache à toutes les sciences indispensables, et au profit de laquelle tournent tous nos progrès. C'est enfin un ministère, une mission de charité, » comme on l'a déjà dit dans cette enceinte. Oui, vous

» êtes des missionnaires de charité. De même que par-  
» tout où il se trouve des douleurs morales, il faut qu'il  
» y ait un prêtre pour les consoler ; partout où il se  
» trouve une douleur physique, il faut qu'il y ait un  
» médecin pour la guérir. »

Gracieuse et touchante exclamation ! nobles et belles  
paroles, prononcées avec une chaleureuse conviction au  
milieu d'une assemblée d'élite, et que l'humanité a déjà  
recueillies pour les graver en lettres d'or sur le frontispice  
du temple !

---

## DISTRIBUTION DES PRIX.

### PREMIÈRE ANNÉE.

#### 1.<sup>re</sup> SECTION : *Anatomic , Physiologic , Pathologie externe.*

*Premier prix avec première nomination*, M. MOLINIER  
(Jean-Baptiste-Adrien-Henri), né à Villefranche (Haute-  
Garonne).

*Premier prix*, M. LESPÈS (Pierre-Charles-Gabriel),  
né à Bayonne (Basses-Pyrénées).

*Second prix*, M. PRADÈRES (Jacques-François), né à  
Mane (Haute-Garonne).

*Mention honorable*, M. LAFFORGUE (Dominique),  
né à Aurignac (Haute-Garonne).

#### 2.<sup>e</sup> SECTION : *Chimie , Pharmacie , Histoire naturelle médicale.*

*Premier prix*, M. LESPÈS, déjà cité.

*Second prix*, M. THOULOUSE (Joseph-François-Emile),  
né à l'Isle-en-Jourdain (Gers), étudiant en médecine.

*Accessit*, M. MOLINIER, déjà cité.

### DEUXIÈME ANNÉE.

Tous les prix ont été réservés.

---

## HUITIÈME RAPPORT.

---

Séance du 11 Novembre 1847 <sup>(1)</sup>.

---

MESSIEURS,

Dans le cours ordinaire des événements, on dit avec raison : *Malheur aux vaincus !* Quand il s'agit des orateurs, on pourrait dire avec plus de raison encore : *Malheur au dernier !* En effet, dans la triste situation que le sort lui a faite, de quels efforts n'a-t-il pas besoin ? quel intérêt ne faut-il pas qu'il répande sur la matière qui lui est confiée, pour réveiller un instant l'attention déjà fatiguée et si souvent épuisée de ses auditeurs ? Une des grandes ressources qui lui restent, est de faire sentir les aspérités de sa tâche, les dangers de se montrer au-dessous d'elle, la nécessité d'accomplir un devoir rigou-

---

(1) Nombre des Elèves en médecine.....	81
Nombre des Elèves en pharmacie.....	7
Total.....	88
Inscriptions en médecine.....	251
Inscriptions en pharmacie.....	18
Total.....	269

---

Tous les prix ont été réservés.

reux, et si à ces circonstances atténuantes viennent se joindre encore l'ingratitude de son sujet, la stérilité ou du moins la monotonie presque forcée de son langage, la spécialité de la science dont il doit présenter le tableau, il aura tellement de droits à l'indulgence, qu'il sera sûr de l'obtenir d'une assemblée bienveillante, en promettant d'être court.

S'il fallait, en effet, s'appesantir sur chacune des branches de l'art de guérir qui sont enseignées dans notre École, nous dépasserions de beaucoup les bornes d'un compte rendu. C'est la substance plutôt de cet enseignement multiple qu'il convient de rappeler ; et pour le faire avec méthode, je dois mentionner en première ligne l'étude de l'Anatomie, base fondamentale de la science, et dont la connaissance approfondie nous fait si heureusement surmonter les difficultés. *M. Naudin*, chargé de cet enseignement, en a embrassé toute l'étendue dans ses nombreuses conférences. Sans entrer, en présence des élèves, dans les détails minutieux que le vrai praticien peut se dispenser de connaître, il les a conduits, comme par la main, dans les sentiers pénibles et tortueux de cette géographie humaine, et il a surtout insisté sur les rapports de position des organes, dans l'exposition de cet ensemble de nos tissus, qu'on appelle, avec tant de raison aujourd'hui, l'anatomie des régions.

A cette étude si précieuse de la nature organisée, *M. Filhol*, dans son cours de Chimie et de Pharmacie, est venu joindre celle des corps inorganiques, mais qui exercent une si grande influence sur la machine humaine, non-seulement dans l'état de santé, mais encore dans l'état de maladie. L'oxygène, l'hydrogène, l'azote, l'air atmosphérique et leurs nombreuses combinaisons ;

les métaux offrant quelque importance par leurs applications directes, ou celles des composés qu'ils peuvent fournir à la médecine, ont été examinés avec soin, et le Professeur a principalement insisté sur les sels de potasse, de soude, de chaux, de magnésie et de fer, qui occupent une place si distinguée dans la thérapeutique de l'homme.

L'importance des applications de la Médecine légale à la jurisprudence, exige aussi l'attention la plus soutenue, le discernement le plus délicat, dans le développement de ses principes. On sait, en effet, avec quelle prudence, avec quelle réserve il faut se conduire quand il s'agit d'intérêts aussi sacrés que l'honneur, la liberté ou la vie des hommes; quand dans une question embarrassante, il faut éclairer les juges, et porter dans leur esprit la conviction dont on est soi-même pénétré; car il ne faut jamais oublier que dans ces circonstances l'homme de l'art n'est pas, à proprement parler, un témoin, mais plutôt un juge. Aussi, M. *Combes* a-t-il consacré plusieurs leçons à faire ressortir les difficultés qui entourent alors le médecin légiste, et la nécessité de bien connaître les conditions qui doivent se trouver dans un rapport en justice; conditions si souvent méconnues, et dont l'oubli peut avoir les conséquences les plus déplorables, soit contre, soit en faveur de l'accusé.

Sans embrasser, cette année, le vaste domaine des maladies qui semblent plus particulièrement appartenir à la Pathologie médicale, M. *Lafont-Gouzy* s'est surtout arrêté à l'histoire de celles qui intéressent la peau et les membranes muqueuses; affections si communes, si généralement répandues sous le nom de darts et de phlegmanies catarrhales, spécialement dans certains climats dont elles forment pour ainsi dire un des caractères

de la constitution médicale régnante, et contre lesquelles l'art est si souvent obligé d'avouer sa complète impuissance. Il ne faut pas oublier alors les principes généraux qui doivent nous guider dans leur étude, dans leur médication, et, sous ce double rapport, le professeur a longuement insisté pour en bien établir le diagnostic et la spécialité de la cause qui contribue à leur production.

M. *Rolland*, dans l'examen des maladies qui rentrent dans le cadre de la Pathologie externe, les a considérées, non-seulement dans les divers éléments que présentent leur nature ou les accidents qui les compliquent; mais il les a encore envisagées dans les diverses régions qui en sont le siège, les modifications que la nature de ces régions peut leur imprimer, et il a indiqué avec soin les changements apportés dans leur marche, dans les dangers plus ou moins prononcés dont elles sont accompagnées, selon l'essentialité et l'importance des organes qu'elles affectent. En un mot, il a tracé le tableau de la pathologie spéciale. Mais avant d'en énumérer les détails, il y avait des préliminaires à remplir, des règles à poser, pour ce qu'on nomme la petite Chirurgie, aussi importante que la grande sans doute, car son application est plus souvent nécessaire, et qui consiste à bien déterminer les principes à suivre dans les pansements, la saignée, l'application des cautères, des vésicatoires, du moxa et de la vaccination.

C'est au Directeur de l'École qu'est confié le soin d'étudier la femme dans l'accomplissement du plus important des devoirs que la nature lui a imposés, et sur lequel repose la conservation de l'espèce humaine. Le Professeur a donc eu à examiner les différentes périodes de la grossesse, les précautions dont il faut environner la femme

dans la succession de ses phénomènes ; et enfin , la parturition elle-même , fonction essentielle , admirable , que dans sa sagesse infinie , l'Auteur de toutes choses a voulu entourer le plus souvent des plus grandes facilités dans son accomplissement , mais dont l'exécution s'accompagne quelquefois d'obstacles sérieux et d'impossibilités , qui obligent le praticien le plus habile et le plus expérimenté à sacrifier un individu pour obtenir la conservation de l'autre. C'est à bien préciser ces situations , à les prévenir quand c'est en son pouvoir , à en diminuer la gravité lorsqu'elles sont inévitables , que le Professeur a consacré ses longues leçons et les considérations essentielles , puisées dans une pratique raisonnée et dans l'observation bien attentive des faits.

M. *Duclos* , Professeur adjoint , a pris l'enfant au moment de sa naissance , et l'a suivi dans le développement des accidents qu'il éprouve en venant au monde , jusqu'après la période de sa première enfance. Ainsi , dans cette jeune et frêle organisation , se dessinent , presque en même temps où l'air pénètre dans la poitrine , une série d'affections qui menacent constamment sa vie. Rétention du méconium , ictère , endurcissement cellulaire des membres , diarrhée , stomatite , érysipèle , ophtalmie purulente , hydrorachis , spina bifida ; et à une époque plus avancée , dentition difficile , convulsions , éclampsie , hydrocéphale , vers intestinaux , catarrhe suffocant , le croup enfin , pour terminer ce tableau douloureux : voilà l'effrayant cortège des maux que nous avons à redouter , qui semblent se presser autour de notre berceau , et dont le Professeur a successivement signalé la présence , en indiquant en même temps les moyens puissants et heureux que la science possède pour en conjurer les dangers.

C'est dans le cours de Thérapeutique et de Matière médicale que ces moyens doivent être décrits. C'est au milieu des ressources immenses que la nature met à notre disposition, qu'il faut aller les chercher. Cette tâche, M. *Dassier* l'a remplie en étudiant tour à tour les médications exigées par la nature des maladies, les bases générales sur lesquelles elles sont fondées, et les remèdes variés que le médecin doit savoir trouver dans les secrets de la science. C'est dans cette application rationnelle de ses richesses, dans le choix méthodique et intelligent de leurs propriétés, que repose toute la médecine pratique, et qui distingue l'homme de l'art qui se laisse diriger par des systèmes ou de fausses théories, de celui qui ne connaît que les leçons de l'expérience positive et d'une observation impartiale.

Comme complément indispensable du cours de Thérapeutique, M. *Noulet*, dans ses leçons sur l'Histoire naturelle médicale, a fait connaître la substance elle-même dont elle a enseigné l'administration au lit des malades. Puisée dans le règne végétal ainsi que dans le règne animal, chacune de ces substances a été méthodiquement placée dans le cadre qui lui convient, rangée suivant les lois qui ont présidé à son organisation, et considérée surtout suivant son application plus ou moins utile à la médication humaine.

Enfin, Messieurs, je dois terminer cet exposé rapide et incomplet des travaux de notre école, en parlant du cours de Clinique interne, confié à M. *Bessières*, et du cours de Clinique externe confié à M. *Viguerie*. Mais ces leçons devant les malades, en présence de la douleur qui va servir à leur développement, ne sont pas susceptibles d'une analyse exacte et sévère. Variés comme les

maux dont elles représentent l'image, ces tableaux, toujours frappants de vérité, se déroberont à la peinture qu'on en voudrait faire, et ne sauraient être assujettis à ces règles fixes, à ces préceptes invariables qui constituent la forme commune de l'enseignement. On peut toutefois se faire une idée fidèle de leur nombre, de leur importance, de l'influence qu'ils peuvent avoir sur le développement de l'intelligence, quand on songe aux vastes réservoirs destinés à servir d'asile aux malheureux qui viennent y chercher un refuge; à la misère qui assaille toujours, dans une grande ville, la plus forte partie de sa population, et aux excès déplorables qui se multiplient au milieu d'elle pour accroître encore les infirmités de l'homme. Il est peu de maladies qui, soit sous le rapport médical, soit sous le rapport chirurgical, n'aient pas été observées, suivies dans leur marche, dans leurs effets, dans leurs terminaisons heureuses ou funestes, et qui ne soient ainsi devenues l'objet d'une leçon du professeur et de l'instruction des élèves. Ce qui cependant distingue, cette année, la clinique externe, des années précédentes, c'est l'application prudente et heureuse des inhalations d'éther avant la pratique des opérations importantes. Négliger un semblable moyen de prévenir la douleur, quand déjà tous les praticiens du monde connu en proclamaient les bienfaits, eût été une bien grande imprudence, et assumer sur soi, par un pyrrhonisme étrange, une grave responsabilité. Des essais ont donc été tentés, des expériences nombreuses ont été faites, des résultats variables ont été obtenus : mais dans l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques de Toulouse, ainsi que dans toutes les villes où le Chirurgien n'a jamais voulu franchir les limites de la prudence, on n'a eu à

déplorer aucun fâcheux événement. Talisman précieux qui, comme on l'a dit, résout enfin le problème dont la solution avait résisté, depuis des siècles, à la compression circulaire, à la ligature des troncs nerveux, à l'ivresse alcoolique, au narcotisme opiacé, aux appareils fantastiques de *Mesmer*, dont l'agent héroïque était cependant connu depuis quatre cents ans, mais dont les propriétés si merveilleuses, passées jusqu'alors inaperçues, n'avaient pas encore éprouvé ces grandes impulsions qui font les grandes découvertes.

Voilà, Messieurs, les sources véritables d'instruction que présente notre école, comme en général toutes les écoles préparatoires de médecine. Elles sont riches et fécondes : et cependant, malgré cette abondance, ces établissements sont loin d'être prospères et de réaliser les espérances que leur création avait fait concevoir. En 1845, je disais, dans cette même enceinte, que, placées sous la double dépendance de l'Université qui en dirige l'enseignement, et des administrations communales qui en délibèrent les dépenses; sans autorisation pour obtenir des résultats positifs, et couronner ainsi l'œuvre de leur existence, par la faculté de donner un titre légal, ces écoles ne pouvaient jouer qu'un rôle secondaire et inspirer le degré de confiance qui s'attache à tout ce qui a quelque pouvoir.

La nouvelle loi, si longtemps promise, si longtemps élaborée, mettra-t-elle un terme à cet état d'incertitude et d'imperfection ? Leur donnera-t-elle cette impulsion, cette vie qui leur manque ? C'est le plus ardent de mes vœux. Mais parmi les améliorations dont elle sera empreinte et qu'elle doit communiquer à son tour, qu'il me soit permis d'appeler de tous mes désirs, de toute

la force de ma conviction, l'établissement du concours, non pas cette institution écourtée, incomplète, stérile, telle que l'a votée la chambre des Pairs, puisqu'elle ne comprend que l'agrégation professorale; mais telle que je la conçois, grande, féconde, sans limites, également applicable aux professeurs titulaires eux-mêmes, et devenant ainsi la plus sûre garantie de leur supériorité et la pierre de touche de leur talent oratoire.

Sans doute cette institution, comme tout ce qui sort des mains et de la pensée humaines, peut offrir des imperfections, des inconvénients. Sans doute il faudra rapporter quelquefois au hasard qui aura fourni à un des concurrents, des questions faciles, sur lesquelles ses études ont été spécialement dirigées, le succès de sa dissertation, le bonheur de sa journée. Il pourra profiter d'une disposition fâcheuse d'esprit, où son rival se trouvera au moment de la lutte, pour obtenir sur lui la préférence. Mais ce cas se présentera rarement, et comme dans un combat sérieux, dans ces disputes de l'école, ce n'est jamais dans une seule rencontre qu'on est censé avoir renversé son adversaire, il faudrait supposer un bonheur bien extraordinaire et bien constant, pour que la fortune, un moment infidèle, ne ménageât pas plus tard au vaincu l'occasion d'une noble revanche. Si le contraire arrivait, ce prétendu hasard ne serait plus à mes yeux que l'état habituel des choses, et je ne rapporterais les avantages obtenus, qu'à une supériorité évidente.

Mais, direz-vous, en établissant le concours comme règle générale, comme la condition indispensable pour arriver aux honneurs du professorat, vous allez écarter de la lice les sommités médicales qui sont en possession

de la science, et déjà passés maîtres en fait d'observation pratique. Elles reculeront sans doute devant ces épreuves terribles auxquelles elles sont depuis si longtemps étrangères, et trembleront de compromettre une réputation justement acquise, devant cette jeunesse ardente, ambitieuse, devant ceux enfin qui, la veille, étaient encore parmi leurs élèves. Cette circonstance peut, je l'avoue, se rencontrer quelquefois. Mais si cet élève dont vous redoutez si fort les prétentions a plus de talent que le maître qui l'a enseigné, faut-il, par un vain respect, lui fermer la carrière et l'empêcher de devenir maître à son tour? Je crois d'ailleurs que l'on donne à cette situation une importance, une exagération qu'elle ne doit pas avoir. L'homme véritablement instruit, dont la réputation repose sur des bases certaines, sur des faits solidement établis, s'il a réellement l'ambition de revêtir la robe magistrale, ne se laissera pas si facilement intimider. Fort de son talent dont il a donné tant de preuves, de ses profondes connaissances, il ne craindra pas de se montrer avec assurance devant des juges dont il n'aura pas à redouter les préventions, car tous leurs vœux seront pour lui, et il sera sûr qu'on lui tiendra compte de ses travaux antérieurs, de ses utiles élucubrations; et si avec ces heureux précédents, ces trésors de la science, il a reçu du ciel le don d'une parole facile, *pauci quos æquus amavit Jupiter*, comment expliquer des appréhensions, des incertitudes qu'aucun motif sérieux ne pourrait alors justifier? En admettant même le cas où le sort ne lui serait pas favorable, où le succès n'accompagnerait pas son courage, peut-il oublier qu'il est des circonstances qui consolent même d'un revers, et où l'on peut succomber avec

gloire, ou du moins, sans perdre le prestige dont son nom avait été jusqu'alors environné?

Que si, au contraire, malgré sa rare érudition, son riche matériel scientifique, le candidat n'a pas l'heureux privilège de bien communiquer sa pensée, d'en développer avec lucidité l'intention et la puissance, qu'il s'éloigne alors de cette arène où le talent doit se dessiner avec grâce, avec facilité, avec abondance, *ore rotundo*, comme dit le Poëte, où l'orateur a besoin de toutes les forces de son esprit, pour faire passer dans ses auditeurs les convictions dont il est lui-même pénétré, pour les attacher par une diction claire, élégante et précise; car à quoi sert un trésor enfoui dans les entrailles de la terre, si l'on n'a pas les moyens de le lui ravir? Entre ces deux hommes également remarquables, mais sous des points de vue si opposés, le choix pourrait-il être un instant douteux? Je dirai au premier: Cultivez toujours ce champ de l'observation où vous avez fait de si abondantes récoltes; écrivez, dans le silence du cabinet, les résultats de vos précieuses recherches; enrichissez la science de l'histoire des faits que vous aurez ainsi coordonnés: j'applaudirai à vos efforts, je profiterai de vos doctrines. Mais pour le second, je le suivrai avec enthousiasme dans l'amphithéâtre où va briller sa parole, qui fut le premier berceau de sa gloire et de ses triomphes, et j'y descendrai avec la foule, pour profiter de ses leçons.

Pour mieux faire apprécier encore les avantages du concours, la puissante influence que cette institution doit exercer sur l'émulation des hommes, je ne veux pas feuilleter de trop vieilles annales. Les faits venus de si loin perdent souvent de la clarté, de la force dont ils ont besoin pour convaincre, et s'affaiblissent comme les rayons

du soleil couchant. Je ne m'arrêterai pas non plus dans cette enceinte, où je pourrais, cependant, trouver des preuves vivantes de ces luttes animées, dont le souvenir est encore pour moi si plein d'émotion et de charme, et où l'heureux vainqueur est venu prendre sa place, honorablement acquise par ses efforts et par son zèle; car je craindrais de blesser l'exquise susceptibilité de ces jeunes hommes, et, tout en leur rendant justice, d'emprunter devant eux le langage du flatteur ou du courtisan.

Je prendrai mon exemple dans une histoire presque contemporaine, mais assez éloignée pour qu'elle paraisse nouvelle à plusieurs d'entre vous. C'était, en effet, en 1812. La mort de *Poutingon* laissait vacante la place de professeur de Clinique externe dans la Faculté de médecine de Montpellier. Elle fut mise au concours. Des praticiens d'un rare talent, d'une expérience consommée, se présentèrent librement au combat. Deux surtout semblaient avoir plus particulièrement fixé l'attention publique, et sans obtenir d'abord une préférence exclusive, étaient désignés comme devant seuls soutenir les difficultés et les honneurs de la lutte. L'un appartenait à la cité, d'un savoir étendu, d'une érudition sans exemple : c'était M. *Fages*, praticien investi de la confiance générale, et qu'on appelait le *Boyer* de Montpellier, comme nous nous plaisons à appeler un de nos dignes confrères le *Dupuytren* de Toulouse : l'autre était le célèbre *Maunoir*, de Genève, moins érudit peut-être que son rival, mais ayant plus que lui le génie de l'invention, et dont chaque pas dans la carrière avait été marqué par une découverte précieuse ou une utile modification. Au milieu de ces deux concurrents, dont la Faculté semblait convoiter la possession, surgit tout à coup un nouvel

athlète. Son nom est à peine connu ; la science ne lui doit presque rien encore ; il est jeune, bien jeune ! mais il se nomme *Delpech*, vif, ardent, passionné pour un art dont il sent qu'il pourra un jour reculer les limites, et portant déjà avec lui ce bagage scientifique qui, plus tard, rendit son nom si célèbre. La lice s'ouvre enfin, la lutte commence, la discussion s'engage, et dès les premières paroles prononcées par notre compatriote, les esprits, si longtemps prévenus, éprouvent une de ces émotions profondes qui en changent soudainement la direction. A ces paroles éloquentes, à cette polémique sérieuse et éclairée, à cette argumentation vive, serrée, pressante, un cri général d'admiration se fait entendre ; l'attention détournée se recueille tout entière en lui seul, et, obéissant à ce jugement de la foule qui le proclamait vainqueur, les juges viennent honorablement déposer sur le front de *Delpech* la couronne qu'il avait si bien méritée. Époque de justice rendue au talent, à l'élocution la plus facile qu'il ait été donné à l'homme de posséder ! mais surtout époque à jamais mémorable de renaissance pour la Faculté de médecine de Montpellier, car la chirurgie y prit dès lors une face nouvelle. Elle se débarrassa sans retour de ces appareils dégoûtants, de ces formules bizarres, dont les doctrines des Arabes l'avaient infectée, et, sous l'habile main de son réformateur, elle montra bientôt à Paris étonné une rivale dangereuse dans la vieille cité de *Gui de Chauliac*.

Mais pour arriver à ces heureux résultats, pour que le concours puisse conserver le degré d'importance et d'utilité qu'il doit avoir, il y a des mesures à prendre, et surtout une condition essentielle à remplir. Je ne parlerai pas cependant du mode à suivre dans la formation du

jury, des différentes classes des hommes instruits qui doivent le composer. Quels qu'en soient le nombre et la qualité, je les adopte d'avance ; car dans l'accomplissement du devoir sacré qui leur est confié, en présence d'un public qui écoute et qui apprécie, mon esprit ne peut pas descendre jusqu'à supposer possible la partialité d'un juge. Cette condition essentielle, c'est la liberté entière de l'enseignement particulier. Il faut laisser à tout homme qui se sent assez de force pour communiquer aux autres l'instruction qu'il a lui-même reçue, toute latitude pour développer, pour répandre ses principes. C'est seulement dans ces combats journaliers, dans ces conférences que l'intérêt du professeur et de l'élève rend plus fécondes, que s'acquiert cette aptitude si rare à bien expliquer sa pensée, à varier les expressions qui peuvent la faire comprendre, à la présenter sous les formes différentes qu'elle est susceptible de revêtir ; à s'habituer enfin à ces orages de la tribune, dont le bruit est si redoutable quand on l'entend pour la première fois, et cette facilité d'élocution qui donne au discours tant de charme et tant de puissance. On ne naît pas orateur comme on naît poète ; on le devient par des exercices répétés, une persistance opiniâtre, en luttant, à l'exemple de *Démosthène*, contre les grandes colères de la mer ; car la parole, comme tous les mouvements musculaires, s'engourdit au repos, et devient, au contraire, plus facile, plus entraînant et plus douce, par la reproduction plus fréquente des actes qui la constituent.

Bien loin de concentrer l'enseignement de la médecine dans une enceinte privilégiée, dans un cercle trop circonscrit, ouvrez à l'intelligence des élèves, des routes nouvelles, comme vous en ouvrez au commerce et à

l'industrie. Favorisez, au lieu de la combattre avec une si déplorable persévérance, cette émulation, cette concurrence des talents qui vous effraie ; et si, à côté du temple de l'instruction officielle, s'élève une succursale de la science, où des hommes éloquents puissent se faire entendre, soyez bien convaincus que le professeur titulaire redoublera de zèle et d'efforts pour que la voix de ses rivaux ne domine pas la sienne, et que la blanche hermine dont il est revêtu, n'ait pas à rougir devant le modeste habit du laïque.

Je ne sais pas d'ailleurs si je me fais illusion, si j'ai bien compris les bases fondamentales sur lesquelles cet enseignement doit être établi. Mais je crois qu'il faut d'abord présenter à l'élève les principes de cette science dans leur plus grande simplicité, les débarrasser des obstacles qui pourraient arrêter sa faible raison, le conduire ainsi, comme par la main, en développant à ses regards leur facile application, et éloigner surtout de ses discours les ornements superflus qui s'opposent à ses progrès et fatiguent sa débile intelligence.

Au milieu des grands avantages qu'elles possèdent, pouvons-nous espérer de retrouver ces conditions dans les écoles publiques ? Je plains le jeune étudiant qui, pour entendre parler la première fois de l'art de guérir, et n'ayant pas encore reçu ces leçons préliminaires qu'on ne trouve que dans l'enseignement particulier et qui lui apprennent à en bégayer le langage, pénètre tout d'un coup dans ces vastes enceintes où la voix du talent se fait, il est vrai, si souvent entendre, mais qu'il ne peut encore entendre lui-même. Trop de distance le sépare alors de celui qui cherche à l'instruire ; et cette instruction, puisqu'il faut dire ici toute notre pensée,

offrira-t-elle toujours le degré de perfection désirable? Dans les fonctions importantes qu'il est chargé de remplir, environné d'un auditoire nombreux dont il lui est impossible de connaître le degré de savoir et de capacité, le professeur n'attachera-t-il pas plutôt tous ses efforts à faire briller son talent, à s'abandonner aux mouvements de son éloquence, et dans le soin qu'il prendra de sa gloire, daignera-t-il s'arrêter à ces détails minutieux qui facilitent à l'élève l'entrée du temple et sans lesquels sa marche est toujours incertaine et chancelante? Non que je prétende attaquer en aucune manière le mérite de ces établissements consacrés, qui ne forment pas la moindre partie de notre gloire nationale, ni celui des hommes qui répandent sur eux un si vif éclat. Comme vous, je rends publiquement hommage à leurs vastes connaissances; comme vous j'applaudis à leur zèle, à leur ambition; et si le succès ne répond pas toujours à leurs intentions généreuses, c'est que l'instruction s'y présente sous des formes trop pompeuses, et que le jeune disciple ne peut pas longtemps les suivre dans les hautes régions où s'élève leur génie.

C'est donc dans l'enseignement particulier qu'il doit porter toutes ses vues, placer toutes ses espérances. Il faut qu'il descende d'abord dans ces asiles modestes ouverts le plus souvent par une louable émulation et quelquefois par le mérite indigent lui-même. Moins surchargée d'accessoires frivoles, la vérité s'y montre sans doute avec moins de prétention et d'éclat; mais le jour qu'elle y répand est plus doux, et les yeux peuvent plus aisément en supporter la lumière.

Laissons donc en pleine liberté ces hommes studieux qui n'appellent autour d'eux une foule de disciples, que

par amour de la science et de l'humanité, qui consacrent ainsi leurs travaux et leurs veilles à leur faciliter l'étude d'une science qu'ils ont eux-mêmes si péniblement acquise, et que *Platon* n'aurait pas chassés de sa République, même en les couronnant de fleurs. Eh ! n'ont-ils pas satisfait aux lois qui leur étaient imposées ? N'ont-ils pas tous les droits à la confiance publique ? Leur caractère sacré a été ouvertement reconnu ; ils peuvent exercer leur profession, visiter les malades, pénétrer, avec le titre dont ils sont décorés, dans le simple asile du pauvre, comme dans le palais du riche : et on leur enlèverait la plus belle de toutes les prérogatives, celle de pouvoir enseigner à leurs semblables les principes qu'ils ont reçus, la science qu'ils ont étudiée ! La pensée se révolte à cette injustice ; et quand on a la conscience de ses forces et de son droit, pourrait-on la supporter sans se plaindre ?

En supprimant l'enseignement particulier, on éteint l'émulation, on paralyse la pensée, on arrête le progrès. Avant de s'élancer dans l'espace, le jeune aiglon, penché sur le nid maternel, balance ses ailes timides. Le génie a aussi besoin d'essayer les siennes. Mais si vous voulez qu'il s'élève, que dans son vol rapide, il puisse arriver à sa destination, ne lui mettez pas des entraves, et qu'il jouisse pleinement de cette liberté dont il a tant besoin.

## DISTRIBUTION DES PRIX.

### PREMIÈRE ANNÉE.

1.<sup>re</sup> SECTION : *Anatomie , Physiologie , Pathologie ,  
externe.*

*Premier prix* , M. VERGÈS (Jean-Marie-Joseph) , de  
Beaumarchais ( Gers ).

*Second prix* , M. BLANCHARD (Hyacinthe) , de Saint-  
Plancard (Haute-Garonne).

2.<sup>o</sup> SECTION : *Chimie , Pharmacie , Histoire naturelle  
médicale.*

*Premier prix* , M. FOISSAC (Jean-Marie-Victor) , de  
Montenq ( Lot ).

*Second prix* , M. CANDELON (Jacques-François-Paul) ,  
de Mauvezin ( Gers ).

### DEUXIÈME ANNÉE.

*Premier prix* , réservé.

*Second prix* , M. PRADÈRE (Jacques-François) , de  
Mane ( Haute-Garonne ).

### TROISIÈME ANNÉE.

Tous les prix réservés.



**DISTRIBUTION DES PRIX**

1. **Section : Anatomie, Physiologie, Pathologie.**  
 1. **Premier prix**, M. Vares (Jean-Marie-Joseph) (Gers).  
 2. **Second prix**, M. Brancour (Hyscille) (de Saint-Plancard) (Haute-Garonne).  
 3. **Section : Chimie, Pharmacie, Histoire naturelle.**  
 1. **Premier prix**, M. Foisac (Jean-Marie-Victor) (de Montend) (Lot).  
 2. **Second prix**, M. Canderson (Jacques-François-Paul) (de Marvezin) (Gers).  
**DEUXIEME ANNEE**  
 1. **Premier prix**, M. Rabreau (Jacques-François) (de Haute-Garonne).  
**TROISIEME ANNEE**  
 Tous les prix réservés.

